bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

ATOUT SENS

TRIMESTRIEL N°27 // JUIN 2017

Rites & humanité

Bureau de dépôt : 6730 TINTIGNY - P501399 - Ed. Responsable : Véronique HERMAN, rue Saint-Nicolas, 84 - 5000 Namur

Édito

Se laisser réveiller !

Il est des situations-limites qui secouent notre sens de l'humain !

Le 26 mai, à Portland, dans l'Oregon, trois citoyens américains, qui ne se connaissaient pas, s'interposaient pour empêcher une agression islamophobe contre deux adolescentes, dans le tramway. L'agresseur, un suprémaciste blanc criait : *« musulmans criminels ! Retournez en Afghanistan et suicidez-vous ! ».* Deux des intervenants ont perdu la vie, un autre a été blessé. Le lendemain, plus de 1000 personnes étaient réunies pour « rendre hommage » à ces héros, alors que le président Trump persistait dans son silence !

Et c'est aussi tous les jours, dans l'anonymat des guerres de Syrie et d'ailleurs, que d'autres héros, dans des situations-limites, risquent et donnent leur vie.

Les moments et les gestes qui entourent les fins de vie et la mort sont aussi de ces « situations-limites », où nous sommes souvent touchés au plus profond. Lors du week-end du mois de mars, une question était au cœur des échanges : la mort, loin d'être seulement une fin inéluctable, serait-elle la limite qui interroge la vie et lui donne un sens ? Et lorsque, comme l'évoquait une participante, des personnes meurent seules dans les rues de nos grandes villes, c'est insupportable ! Quand la dignité est à ce point niée, ce sont des collectifs qui se mobilisent et inventent des rites pour « rendre hommage », pour signifier l'humanité.

Ce sont aussi parfois les rencontres improbables et magnifiques qui réveillent notre sens de l'humain ! À la Marlagne, lieu dédié à l'Éducation permanente, où le Cefoc prend souvent ses quartiers, un groupe de hip-hop invite des enfants sourds à participer à leurs activités. Les enfants, qui n'entendent pas la musique, prennent les impulsions dans le plancher et se mettent à danser ! Merveille !

Puissions-nous, lors de cet été, mais aussi au creux du quotidien de notre travail, nous laisser réveiller, dénoncer l'insupportable et célébrer ce qui peut l'être !

Bonnes vacances,

Véronique Herman

Équipe de rédaction du numéro

Laetitia GODFROID
Élisabeth HATERTE
Véronique HERMAN
Emmanuelle HÈZE
Annette MÉLIS
Bénédicte QUINET
Thierry TILQUIN

Mise en page & illustrations

Renaud HOEDT
Anne LEGRAIN
Bénédicte QUINET

Abonnements

« Atout sens » paraît quatre fois par an, en mars, juin, septembre, décembre.
Prix : 15 euros
Prix de soutien : 40 euros
Compte : BE97 0010 8274 8049

Asbl Centre de formation Cardijn (Cefoc)
rue Saint-Nicolas, 84
5000 Namur
Tél. et fax : 081/23.15.22

info@cefoc.be
www.cefoc.be

Sommaire

Partenaires

3 La Marlagne, démocratie et culture vues du ciel

Dossier : Mort et fins de vie : quels rites ?

6 Pourquoi les rites après la mort ?

8 Des rites qui rejoignent l'humain

10 Mourir ici et ailleurs, hier et aujourd'hui !

12 Les paroles et les gestes ne s'improvisent pas

Echos

13 Qu'est-ce qui m'a pris d'acheter ce livre ?

Regards

14 Lettre à Nour, du roman au théâtre pour tenter de comprendre

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

La Marlagne, démocratie et culture vues du ciel

Le Centre résidentiel de formation, d'immersion et de création artistiques La Marlagne a 30 ans. La collaboration du Cefoc avec cet incontournable lieu, à l'accès démocratique, n'a que quelques années de moins. Thierry Leflot travaille ici depuis sept ans. Il est notamment responsable de la communication. Il nous raconte La Marlagne d'aujourd'hui...

Propos recueillis par Bénédicte QUINET

INTERVIEW

Sur les hauteurs de Wépion, près de Namur, dans un magnifique domaine boisé au passé prestigieux, s'élève le Centre La Marlagne à l'architecture audacieuse. En phase avec ses objectifs, tout semble concourir à l'épanouissement de chacun. Mais de quelles manières ? Quels sont les visées, les projets portés par l'équipe de 37 travailleurs qui participent à gérer ce bâtiment aujourd'hui ?

— **Thierry Leflot :** Séjourner à La Marlagne ne signifie pas séjourner dans un hôtel en formule « tout compris ». On y est un peu comme chez soi : on met la table, on débarrasse, on gère les clés, les locaux, le temps du séjour, on respecte les lieux, les voisins et les autres utilisateurs. Et parfois même, l'équipe de La Marlagne réussit à provoquer la rencontre d'utilisateurs qui viennent ici pour des projets différents. Ce n'est pas du tout obligatoire, mais j'apprécie particulièrement la rencontre des publics en guise de cerise sur le gâteau du projet résidentiel. Ainsi, par exemple, deux rencontres tout à fait passionnantes ont bien réussi dernièrement.

Après les attentats à Bruxelles, une maison de quartier de Bruxelles, justement, a amené ici un groupe d'enfants issus de milieux défavorisés, la plupart d'origine maghrébine. Ils avaient leurs activités. Pendant la même semaine, étaient en résidence d'artistes un groupe de rap et deux groupes de théâtre. J'ai donc été trouver tous les responsables pour faire profiter les enfants d'un concert de rap, d'un atelier d'écriture, d'une représentation théâtrale, et d'une animation prise en charge par un autre groupe qui était là pour une formation à l'animation. Parvenir à créer des rencontres entre les projets des uns et des autres, c'est le pied ! Et la nouvelle direction adhère à cette manière de penser et de travailler. Une autre fois, j'ai proposé à Younes, de l'association Funky Feet, qui était en création dans la salle de chorégraphie avec son groupe de danse Hip Hop, de faire une démo pour un groupe d'une centaine d'enfants sourds, venus en stage pour apprendre le langage des signes. Les enfants prenaient les « impulsions » dans le plancher, puis ils se sont mis à danser.

« TU TE RENDS COMPTE, MADAME, J'AI DANSÉ AVEC UNE PERSONNE QUE JE NE CONNAISSAIS PAS » (PAROLE D'ENFANT)

Marcel Hicter, le concepteur de La Marlagne il y a plus de trente ans, disait que « *c'est l'éducation qui conduit à la démocratie* ». Comment cet esprit vous inspire-t-il encore aujourd'hui ?

— L'obligation d'un accès démocratique au lieu reste prioritaire. Et quand une demande de réservation arrive, le projet est analysé en équipe pour prioriser en faveur des utilisateurs privilégiés : les projets issus de l'éducation permanente, des artistes et de la jeunesse (enseignement, mouvements de jeunesse, jeunesses politiques). D'autres publics permettent de mieux exploiter et rentabiliser les lieux : les écoles de sport, de danse, etc. Comme nous n'avons aucun subside de fonctionnement, nous devons fonctionner avec l'argent généré.

Pour favoriser l'accès à la Culture pour tous (« démocratisation culturelle ») et le développement d'une culture moins élitiste (« démocratie culturelle »), nous utilisons différents moyens. Aux écoles qui viennent en classes de dépaysement, nous proposons un travail d'immersion dans un medium comme la danse, le théâtre, la musique, avec l'objectif d'entraîner les enfants dans un processus (sans objectif de résultat comme un spectacle final). On a des partenariats récurrents avec les Jeunesses Musicales, l'académie de danse Hip Hop Funky feet, l'asbl La Porte magique qui travaille autour du conte. Il n'est pas rare que le passage par ici ne laisse ni les enfants, ni les écoles indemnes. Des parents nous contactent, par exemple, pour avoir des infos pour leur gamin qui veut un clavier pour faire de la musique sur ordinateur ; des écoles réutilisent les codes appris dans le cadre du Sysmo-Game (voir encadré) pour permettre aux enfants de se défouler dans les moments chahutés. En outre, la Fédération Wallonie-Bruxelles nous encourage toujours plus à développer la rencontre entre les classes résidentielles d'immersion artistique (CRIA), et les troupes artistiques (danse, théâtre, musique) qui viennent ici en résidence. Sur une semaine, les enfants peuvent voir trois, quatre spectacles professionnels.

LE SYSMO GAME

Le Sysmo Game, c'est le jeu chorégraphique coopératif qui fait tomber les vestes, perdre des kilos et se connecter avec son voisin. Un spectacle immersif à haute teneur en énergie sismique, après lequel tu ne diras plus jamais « moi je ne sais pas danser ». Sur scène, un groupe de cinq percussionnistes compose en temps réel une musique qualifiée de « sysmique » sous la baguette d'une « meneuse de jeu », comédienne de formation, qui dirige également le public. Des symboles visuels facilement reconnaissables et associés à des actions simples (sauter sur place, pousser un cri, imiter le mouvement de son voisin…) lui sont proposés. Le rythme sert de moteur, la pulsation relie musiciens et danseurs dans une sensation primaire faisant battre les cœurs à l'unisson, et favorisant le lâcher prise et la perte des inhibitions.

www.sysmo.be/game

Vous ne vous contentez pas de recevoir et de favoriser la rencontre des acteurs scolaires, associatifs et artistiques, vous soutenez également la promotion de certains projets. Peux-tu nous en dire plus ?

— Nous soutenons régulièrement les spectacles de l'association Transe-en-Danse comme par exemple celui qui s'intitulait : « Ce n'est pas du sable, mais on ne le saura qu'après » (en résidence en septembre 2016). La thématique du dialogue interconvictionnel qu'il met en œuvre nous tient particulièrement à cœur. Sur le Blog de l'asbl Transe-en-Danse, Coline Billen explique la genèse du spectacle. En Italie, après avoir vu, sur une plage d'argile (« qui n'était donc pas en sable »), des personnes dont la peau étaient recouverte d'argile, lui est venue cette idée qui a inspiré le spectacle : que l'argile occultait les couleurs de peau pour mieux voir les personnes sous les peaux !

En 2010, La Marlagne accueillait 35.000 visiteurs annuels. Il y en a aujourd'hui 85.000. Les 350 utilisateurs réguliers sont passés à plus de 600. Peut-être que ces pratiques artistiques pour tous - qui grouillent à La Marlagne - vont pouvoir percoler un peu dans les activités d'éducation permanente du Cefoc !

Dossier *détachable*

Mort et fins de vie : quels rites ?

La mort et la fin de vie constituent des moments importants dans la vie des individus, des sociétés et des cultures. En parler n'est pas facile. Trouver des paroles, inventer des gestes pour les accompagner non plus. En mars dernier, le Cefoc a organisé un week-end de formation et de recherche sur les rites en fin de vie et autour de la mort. Manifestement, la proposition répondait à une demande car une bonne cinquantaine de personnes y ont participé.

Depuis quelques décennies, les rites et les gestes autour de la mort changent. Les entreprises de pompes funèbres prennent une place plus importante. La crémation prend le pas sur l'inhumation. Les lieux de célébration et de sépulture se diversifient. Beaucoup souhaitent personnaliser les funérailles. Les questions sont nombreuses.

Pourquoi des rites en fin de vie et autour de la mort ? Le premier article de ce dossier présente une synthèse de l'apport et des réflexions des participants sur cette question. Il donne aussi un écho des cérémonies organisées chaque année à Bruxelles et à Charleroi en hommage aux « morts de la rue ».

Dans le deuxième temps de la formation, le public a été amené à croiser son approche des rites avec celle de professionnels qui interviennent en fin de vie et suite à un décès. Deux pages proposent un reflet de leurs interventions et de l'échange qui a suivi.

Ce week-end de formation a été l'occasion pour le Cefoc de collaborer avec le Centre d'Action Laïque de Namur. Un animateur de cérémonie laïque est venu partager sa pratique, notamment la manière dont il invente des cérémonies en tenant compte de la demande des familles des défunts. Le CAL de Namur a aussi prêté une partie de l'exposition « À corps perdus » qu'il a réalisée. Un article fait écho à cette intervention et présente le livre de l'exposition avec quelques photos.

Le dossier se clôture par l'interview d'un participant qui fait part de ses découvertes. C'était son premier week-end de formation au Cefoc. Ce ne sera pas le dernier !

Pourquoi les rites après la mort ?

Dans les moments chargés d'émotions qui entourent la mort d'un proche, la famille, les amis cherchent à poser des gestes qui font sens, qui parlent de celui ou de celle qui s'en va. Des gestes pour créer du lien, de la chaleur humaine entre ceux qui restent. Des gestes pour signifier que la vie continue. Les participants du week-end se sont demandé quels rites prévoir après la mort. Seraient-ils à réinventer, et pourquoi ?

Véronique HERMAN

Des fleurs et des bougies sur le cercueil de Mamy, une musique que l'ami trop tôt parti appréciait, un défilé de photos, des petits messages à coller sur une fresque commune lors d'une cérémonie d'enterrement, des cendres dispersées dans un endroit que le défunt chérissait… Aujourd'hui, lorsque la mort d'un proche survient, nombreux sont ceux qui « inventent » des gestes et des rites qui leur ressemblent.

Dans un monde éclaté, marqué par la diversification des convictions, des parcours de vie, des origines… on ne peut plus « plaquer » les rites qui étaient parlants dans des sociétés plus homogènes. Néanmoins, le rite semble rester nécessaire. « *On ne peut quand même pas l'enterrer comme un chien* », disait une participante du week-end. Le rite veut marquer la dignité inconditionnelle de la personne, son appartenance à la communauté des humains (voir aussi page suivante « Rendre hommage aux morts de la rue »).

Mais que seraient des gestes posés dans la solitude ? Les participants du week-end soulignent toute l'importance, dans les moments qui entourent la mort, des paroles échangées, des gestes posés avec authenticité. La préparation d'une célébration, parfois aussi vécue comme un moment de tension et un révélateur de relations complexes, est souvent l'occasion d'imaginer des rites qui vont signifier les liens : entre celui/celle qui part et ceux qui restent ; et à l'intérieur du groupe qui célèbre. Le rite a pour fonction d'humaniser et de renforcer les liens sociaux.

Pour signifier ces liens, les mots, les formules ne suffisent pas. Les rites, ceux d'hier comme ceux qu'on réinvente, convoquent les cinq sens. La musique et les chants y ont souvent une place de premier choix. La beauté des fleurs, des dessins ou des photos, le parfum de l'encens et le repas partagé, pendant ou après la cérémonie, permettent de déborder de l'ordre rationnel, de vivre ensemble des émotions et comme un « au-delà de soi ».

Le toucher tient aussi une grande place dans les rites qui entourent la fin de vie et la mort. Plusieurs participants témoignent de l'importance de la douceur d'une caresse ou d'un baiser déposé sur le front comme dernier geste d'affection. Lors des cérémonies, pouvoir toucher le cercueil, une photo, ou encore un objet qui comptait pour le défunt est porteur de sens. À cet égard, la présence ou l'absence du corps pose question : la communication, le deuil à faire ensemble ne seraient-ils pas plus « facile » autour du corps ? Le face à face, le temps passé avec le corps serait un moment précieux… si souvent évacué.

Un élément essentiel ressort des échanges du week-end : préparer, vivre et partager des rites qui aient du sens pour tous demande du temps. Le temps de dire adieu, de se dire les choses essentielles, de choisir ou d'inventer les gestes qui conviendront. Ce temps à vivre est mis à mal dans un monde du « tout à l'économie et à la performance ».

Rendre hommage aux morts de la rue

3 mai 2017. À l'Hôtel de Ville de Bruxelles, l'échevin des cultes ouvre les portes de la prestigieuse salle gothique. Il accueille un groupe nombreux réuni pour rendre hommage aux « morts de la rue », comme on les appelle. Comme à Charleroi, à Paris ou au Canada, un collectif composé de sans-abri, de travailleurs de la rue et d'associations organise une cérémonie où seront nommées une par une toutes les personnes de la rue, mortes dans l'année.

« En 2004, raconte Florence, *lors de travaux à la gare du Midi, on a trouvé les restes de deux corps en décomposition. On n'a jamais pu les identifier ».* L'extrême violence de ces morts survenues dans l'abandon et l'anonymat le plus total ont amené des travailleurs de la rue, mais aussi des artistes, des citoyens et des sans-abri à *« agir pour un adieu digne ».*

Depuis, tout au long de l'année, lorsque le collectif apprend la mort d'un indigent, il se mobilise pour contacter les amis, les connaissances qui pourraient venir au cimetière. Autour de la tombe, des gestes rituels sont posés : *« des fleurs, toujours. De la musique et un texte. La dimension religieuse ou philosophique est présente si l'on connaît le choix de la personne ».* Un signe est posé sur la sépulture, avec le nom et les dates de naissance et de décès. *« Ce sera un endroit où on pourra venir se recueillir. Un lieu marqué par la personne ».*

Quant à l'événement annuel, à Bruxelles comme à Charleroi, il est très ritualisé. *« C'est important que la cérémonie ait lieu à l'Hôtel de Ville, confie Florence. À Bruxelles, cela se passe dans la même salle que les mariages des rois et des reines. Cela souligne la citoyenneté de tous. C'est un jour où on est tous égaux, où on a tous notre place ».* Après l'accueil par l'échevin, le collectif exprime ses sentiments, colères et inquiétudes, et ses revendications. *« Notre message, dit un représentant de Charleroi, c'est aussi de rappeler que vivre dans la rue, ça use la santé et le moral et ça mène à des décès prématurés ».* Or, le nombre de morts dans la rue est en augmentation. Sans que des études précises aient été menées, on peut craindre que ce soit déjà l'effet de décisions prises au Fédéral : hausse des prix des médicaments, moratoire sur les maisons médicales, contrôles imposés aux bénéficiaires du CPAS. *« Restons vigilants ! »*, interpelle Paul Trigalet à Charleroi.

Après les revendications viennent des témoignages, entrecoupés de musique, au sujet des personnes décédées : une compagne, un ami, un travailleur social évoque chacun. Cette année à Bruxelles, un rabbin, un imam, un prêtre orthodoxe et un représentant de la laïcité ont pris la parole. Puis vient le moment le plus poignant, lorsqu'un citoyen qui a connu la rue ou y réside encore égrène le nom et l'âge des victimes de l'année. *« On ne s'y habitue jamais,* nous dit Florence. *Cette année, des poètes avaient écrit un texte pour chaque défunt. Nous préparons aussi un geste symbolique. Francine avait crocheté des carrés de laine où figuraient les prénoms. Ils ont été assemblés pour former une grande écharpe qui est passée de main en main pendant la cérémonie. Elle a été portée et enroulée autour d'un arbre, près de la gare centrale, monument vivant en hommage aux morts de la rue ».*

Ces actions, cette reconnaissance de l'unicité de chaque être quelle qu'ait été son existence constituent une résistance à l'encontre d'une société violente qui n'inhume et n'enterre pas dignement certains de ses membres. « *On n'empêchera pas la rue de tuer des SDF dans l'indifférence générale. Mais il faut constater tout le travail positif fourni dans notre ville,* dit-on à Charleroi. *La dignité est nécessaire lorsqu'on est vivant, elle l'est tout autant une fois qu'on est mort ».*

Des rites qui rejoignent l'humain

La deuxième journée du week-end nous a permis de croiser notre approche des rites avec celle des professionnels amenés à intervenir en fin de vie ou suite à un décès. Rencontre d'un embaumeur, d'un maître de cérémonie au crématorium de Ciney, de deux infirmières impliquées auprès de personnes en fin de vie et enfin, d'une médecin généraliste en soins palliatifs, notamment au sujet de l'euthanasie.

Élisabeth HATERTE et Annette MÉLIS

JEAN-BENOÎT P.

ALAIN K.

Une découverte émerge à travers ces engagements bien différents : les priorités et intentions dans les pratiques des intervenants vont dans le même sens : le respect du malade/du défunt, le respect et l'attention aux proches, et la volonté de « prendre soin » de chacun pour en privilégier la dignité.

Jean-Benoit P., du crématorium de Ciney, présente son travail comme celui de l'interlocuteur des vivants au moment du deuil. Ce qui compte pour lui, c'est la famille, les proches du défunt pour lesquels il veut rendre ce moment de la crémation moins effrayant, moins violent. Il soigne la dimension d'accueil qu'il veut chaleureux, lumineux, en lien avec la vie. Et il prend du temps d'abord pour rencontrer la famille et préparer avec elle un moment personnalisé, qu'elle peut s'approprier (choix de musiques, de photos, de paroles...). Il souligne l'importance d'impliquer les enfants. Jean-Benoît propose un déroulement, et donc un cadre avec des gestes que chacun habitera à sa manière, selon son ressenti et ses convictions. Il insiste sur le respect de la spontanéité des familles, la tolérance vis-à-vis de prises de paroles diverses, d'humour ou de pieds de nez à la société. Par exemple, lors d'une crémation, Jean-Benoît a dû expliciter le choix du défunt de passer sa chanson fétiche « Allumez le feu ! » au moment d'être incinéré. Lui-même s'efforce, dans sa tenue et ses propos, de manifester un grand respect pour le défunt, et estime important d'assurer la continuité de l'accompagnement et des gestes (depuis le premier contact jusqu'à la tombe)... Et, même quand il n'y a pas de famille autour du défunt, il prend le temps de réaliser une cérémonie.

Alain K., jeune embaumeur, nous explique également comment il envisage son rôle, lui qui intervient souvent en « sous-traitant » pour les Pompes funèbres. Même si l'embaumement garde une motivation sanitaire (permettre une plus longue durée de conservation du corps pour des raisons diverses de délais, transport ou autres), il souligne aussi son importance pour le travail du deuil des proches : « faire une belle toilette » au défunt, le présenter au mieux aux regards, prendre soin de lui pour lui rendre sa place centrale dans un aspect digne et serein sont des aspects qui lui tiennent à coeur. L'embaumeur s'efforce donc d'atténuer la violence de la mort, d'effacer les éventuels stigmates de la douleur ou de la décomposition pour que l'entourage voit le défunt dans une apparence la plus proche possible de ce qu'elle était de son vivant.

ANNE-MARIE S.

CORINNE V.

DOMINIQUE M.

Place ensuite à deux infirmières.

Anne-Marie S. a été infirmière et professeure : à travers ses cours, elle abordait avec les étudiants une base essentielle pour leur future profession : soigner une personne, c'est en prendre soin dans sa totalité, tenter de répondre à ses besoins physiologiques mais aussi psychologiques et socio-culturels. Et c'est ce qu'elle continue à appliquer aujourd'hui dans son engagement comme bénévole en maison de repos : prendre du temps avec la personne pour qu'elle soit bien jusqu'à la fin. Le souci esthétique, de l'apparence physique (coiffer, masser etc...) lui paraît essentiel. Poser des gestes doux et contribuer à ce que la personne garde toute sa dignité, voilà ce qui l'anime, quand elle fait collaborer la « main du soin et la main du cœur ».

Dominique M. est infirmière dans une unité mobile de soins palliatifs en milieu hospitalier. Elle confirme ce souci d'assurer le confort du patient et de le considérer comme vivant jusqu'au bout, tout en accompagnant la famille et les proches par des attentions sensibles et multiples. Cette présence attentive demande un travail d'équipe, et une disponibilité mentale et de temps.

Elle évoque pour nous ce qu'elle appelle la « chambre du mourir », ou « chambre d'agonie ». Si le nom est difficile à entendre, elle présente pourtant cet espace et ce temps comme quasi sacrés, un lieu et un temps où s'intensifient l'humanité, les relations. C'est peut-être ce qui lui fait dire que tout accompagnement de ces moments de fins de vie est, pour elle, un cadeau.

Corinne Van Oost est quant à elle médecin généraliste, spécialisée en soins palliatifs. Elle nous resitue en quelques mots le nouveau contexte ouvert par la loi dépénalisant l'euthanasie sous certaines conditions (2002) : désormais, choisir le moment de sa mort est une possibilité admise. Un nouveau travail est dès lors envisagé pour le médecin : celui d'accompagner, dans la construction et la préparation de sa mort, un patient qui se fixe une limite (physique et psychologique) à ne pas dépasser, au nom de sa dignité.

Cette approche nouvelle, Corinne V. s'efforce de la centrer sur ce que souhaite le malade : en tant que médecin en soins palliatifs, elle a comme priorité de cheminer avec lui jusqu'au bout, même si ce bout est l'euthanasie. Elle veille à tenir compte de ce que le malade considère comme acceptable ou inacceptable pour lui. Dans ce contexte, il faut alors instaurer des moments en lien avec la mort (revoir des proches, exprimer des mercis, des pardons...), et « inventer » des rites avant la mort, chercher le consensus avec les proches sur les gestes à poser. Comme praticienne, Corinne ne procèderait pas à l'euthanasie si la famille n'était pas d'accord. Le problème ne s'est encore jamais posé, mais il a parfois fallu attendre qu'une réflexion mûrisse et tenir compte des cheminements divers.

Pour elle, il serait aussi nécessaire de parvenir à ritualiser l'acte technique, pour lui donner un cadre humain : prendre du temps, prévoir un espace de parole, une musique, un geste... Il s'agit là de s'ouvrir à du neuf en mettant au centre de ce moment ultime, la relation, c'est à dire l'essentiel de notre humanité.

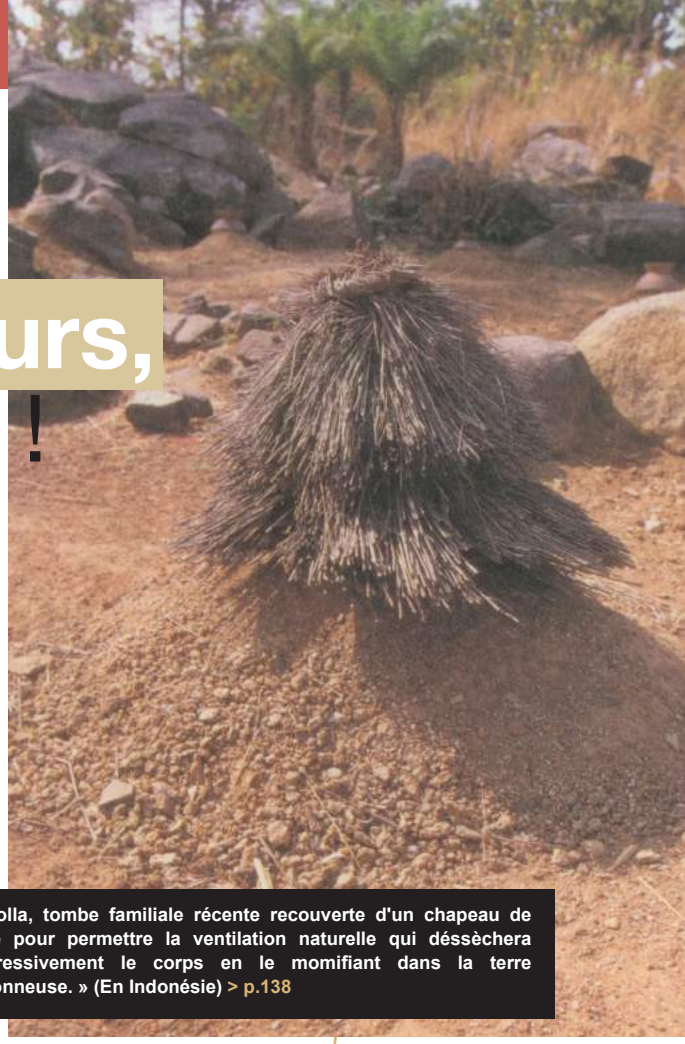
Ce souci de l'humain et du respect jusque dans le concret des gestes et des choix posés est, sans nul doute, ce qui relie les intervenants de ce matin-là ! C'est ce qui donne sens à leurs interventions et leur permet de faire barrage à d'autres logiques, comme celle de la pression du temps et du souci de rentabilité que l'on rencontre, hélas aussi, dans ces moments et lieux de fins de vie.

Merci pour ces beaux regards !

Mourir ici et ailleurs, hier et aujourd'hui !

Benoît Thomas travaille au Centre d'Action Laïque de la province de Namur. L'apport du CAL pendant ce week-end a été particulièrement riche. En effet, en plus de l'intervention de Benoît sur les « rites laïques » en fin de vie et après la mort, les participants ont pu découvrir l'exposition « À corps perdu, la mort en face ».

Bénédicte QUINET



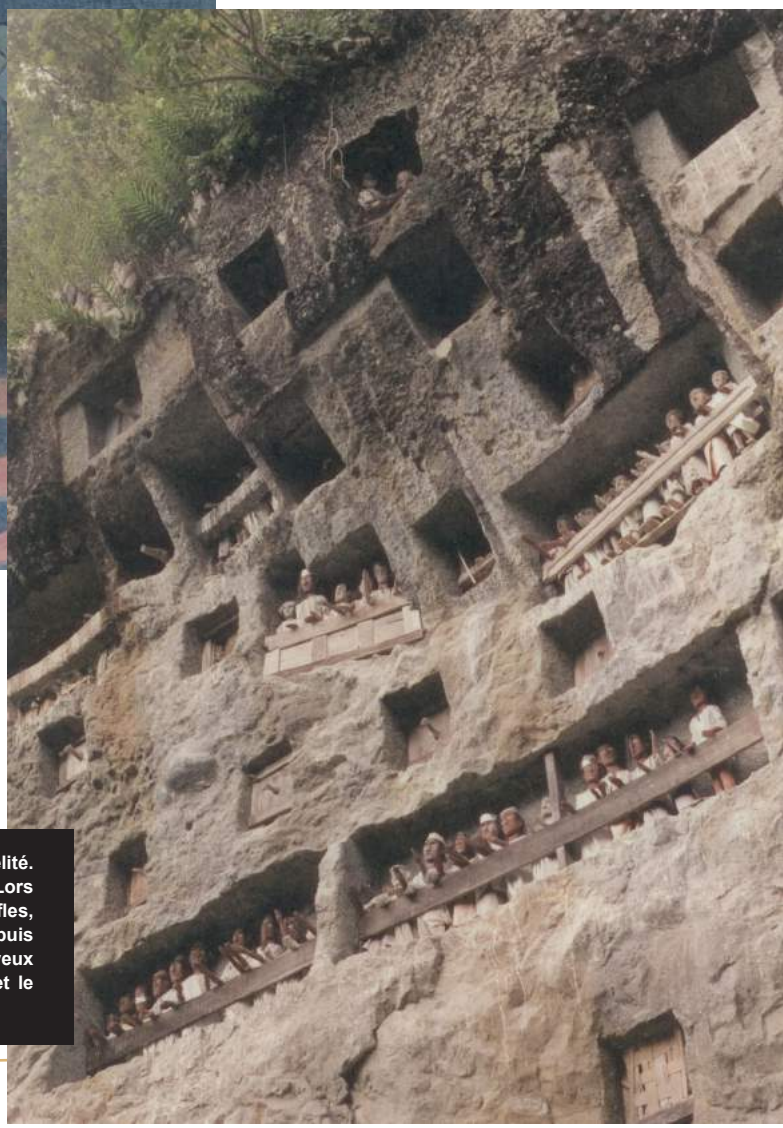
«Tcholla, tombe familiale récente recouverte d'un chapeau de paille pour permettre la ventilation naturelle qui déssèchera progressivement le corps en le momifiant dans la terre sablonneuse. » (En Indonésie) **> p.138**

Pour démarrer le week-end et se plonger dans la diversité des rites autour de la mort, les participants ont visité une sélection de panneaux de l'exposition « À corps perdu », réalisée par le CAL il y a plus de cinq ans. L'exposition, qui a tourné dans plusieurs coins de la Wallonie, présente une approche anthropologique de la mort et des rites tels qu'ils sont vécus à travers le monde et les époques. Cette manière d'entrer dans le sujet par des facettes culturelles variées donne à penser et décale le regard. Les participants se retrouvaient d'emblée « sortis de leur cadre » avant d'envisager le sens des rites, connus ou peut-être à réinventer.

Le livre qui reprend les illustrations et contenus développés au fil des différents panneaux reflète cette ouverture et cette richesse anthropologiques.

En vente au Cefoc > 25 €

Le fantôme de Kohada Koheiji de Hokusai (Les fantômes sont très présents dans la culture populaire japonaise) > p.43



« En Indonésie, les Toraja gardent avec leurs morts des liens de fidélité. La société des morts veille et participe au bien-être des vivants. Lors de fêtes au cours desquelles sont sacrifiés des centaines de buffles, les effigies des morts regardent les réjouissances des vivants depuis leur balcon creusé dans la falaise. Les sculptures de bois ont les yeux incrustés de nacre et changent de vêtements selon les saisons et le calendrier festif. » > p.44

Qu'en est-il des rites laïques ?

En 1967, suite au grand incendie de l'Innovation à Bruxelles, les seules funérailles officielles organisées étaient catholiques ! Dès lors, une partie de la population belge ne se sentait pas représentée (voire peut-être pas respectée ?). Le CAL naissait deux ans plus tard. Pour autant, l'organisation de funérailles laïques ne sont qu'une facette du métier de conseiller laïque au CAL (pour plus d'info : www.laicite.com/). C'est toutefois de cet aspect de son métier que Benoît est venu parler.

Pour comprendre la posture du conseiller laïque, notamment lorsqu'il doit rencontrer une famille endeuillée pour organiser des funérailles, Benoît explique qu'il n'existe pas une « communauté philosophique laïque ». En effet, concevoir une « communauté » implique qu'il y ait un dedans et un dehors. À l'inverse, les visées de neutralité de la laïcité entendent donner à tous (toutes les convictions religieuses et philosophiques) les mêmes droits, le même accès. Dès lors, les options philosophiques portées par l'intervenant laïque relèvent d'un travail d'élaboration personnel : sans référence confessionnelle, dogmatique, sans transcendance ; avec les valeurs de libre-examen, de citoyenneté et de justice ; et les visées d'émancipation par rapport à tout conditionnement.

Pour mieux rencontrer les attentes des familles, des proches du défunt, pour élaborer une cérémonie qui ressemble aux défunts, qui tient compte de ses dernières volontés et des souhaits des vivants, les conseillers laïques sont notamment formés de manière récurrente à l'écoute active. L'enjeu est pour Benoît d'appréhender chaque situation comme un cas unique, qui demande une réponse particulière. Pour ce faire, les conseillers laïques ne font appel à aucune doctrine, aucune croyance, aucun dogme. La page blanche est à écrire avec les proches, les personnes en présence et les éventuelles dernières volontés du défunt. Avec comme guide cette conviction : « l'autre possède les solutions ». Il s'agit en quelque sorte de l'aider à « en accoucher », à l'image de « la maïeutique de Socrate » !

Finalement, trouver un lieu autre qu'une église pour la cérémonie n'est pas toujours simple (une salle du funérarium, du crématorium, parfois à l'hôpital ou une salle communale).

Les paroles et les gestes ne s'improvisent pas

Jean-Philippe termine une formation théologique à Lumen Vitae. Depuis peu, il est en stage d'aumônerie dans un hôpital liégeois. Il participait pour la première fois à un week-end Cefoc. Le week-end l'a beaucoup aidé…

Propos recueillis par Thierry Tilquin

INTERVIEW

La mort et la fin de vie sont des sujets qu'on n'aborde pas facilement dans une session de formation. Que retenir de ces deux journées ?

— **Jean-Philippe :** Cela m'a permis de prendre conscience que la fin de vie et la mort existent. Je suis encore jeune et ce n'est pas une priorité dans mes préoccupations. D'autre part, je suis otage d'une société qui a tendance à cacher la mort. En Occident, nous avons un impensé de la mort et des fins de vie. Cela reste secret, discret, tabou. Ces réalités, pourtant, je les vis dans mon for intérieur. En quelque sorte, cette session a permis le retour d'un refoulé. C'est vrai que c'est un thème lourd, triste, grave, sérieux mais c'est essentiel. On ne sait pas penser la condition humaine sans l'horizon de la mort quand on est dans une démarche de recherche de sens.

La démarche n'a-t-elle pas aussi mené à poser des questions de sens ?

— La formation a bien mis en évidence la complexité de la fin de vie et du rapport à la mort avec les différentes dimensions qui touchent à l'argent, au juridique, aux règles, aux normes, au religieux. C'est le reflet de notre société où tout est devenu complexe. Ce qui me semble être moins le cas dans des sociétés plus traditionnelles. Il y a aussi un éclatement lié au pluralisme : laïques, chrétiens, musulmans, juifs, etc. C'est un peu comme un « marché ». Différents intervenants autour de la mort et des fins de vie se connaissent mais ils se parlent peu. On s'organise surtout sur un plan de l'hygiène physique et mentale. On intègre une dimension religieuse et philosophique. La dignité à la personne est une référence. Mais au fond, on pense plus aux enjeux pragmatiques qu'aux enjeux liés à la personne. La réflexion telle qu'on l'a faite au Cefoc sur le sens de ces pratiques n'est pas prise en compte.

Pour faire sens, ne faudrait-il pas davantage être créatif ?

— En fin de formation, nous avons été amenés à créer, à imaginer, à inventer des rites. Nous nous sommes sentis très pauvres dans ce domaine. C'est pourquoi, j'ai beaucoup de respect et d'admiration par rapport à ceux qui essaient de les faire vivre de manière inventive. Le week-end m'a bien aidé pour les entretiens d'embauche dans l'équipe d'aumônerie. Il m'a préparé à pouvoir me confronter en douceur à ce travail. J'y ai trouvé des mots et quelques repères. Mais je suis resté figé dans mon corps et dans ma parole quand j'ai vécu en direct la mort d'une petite fille de 12 ans à l'hôpital. Le travail reste à faire pour pouvoir sortir de cet immobilisme. Le rite, c'est exprimer une parole et poser un geste face à quelque chose qui est sidérant. On a besoin de créativité, d'inventivité et de l'expérience des anciens. Quand on est sans voix, on peut se reposer sur quelque chose qui est déjà un peu institué parce que cela ne s'improvise pas non plus. Je me sens très impuissant et pauvre. Mais je construis à partir de cette position. Elle doit le rester car la parole n'est pas une parole de certitude.

C'était bien ce week-end ! Ce serait précieux que les gens qui travaillent en aumônerie d'hôpital puissent y participer…

Qu'est-ce qui m'a pris d'acheter ce livre ?

Disponible au Cefoc

Vieillir, mourir... Pas vraiment un sujet qui booste le moral ! J'ai 60 ans (et je me sens vieillir), une maman décédée il y a deux ans, atteinte de la maladie d'Alzheimer, un père de 87 ans, en forme jusqu'il y a peu lorsque ses reins lui ont dit zut… Je me sens donc concernée… et si finalement, le sujet de la vie, du vieillissement, de la mort nous concernait tous ?

Emmanuelle HÈZE

« Je remets dans les mains des autres les traces que je laisse » (Ricoeur)

Moi, qui ne connais le Cefoc que depuis peu (via un groupe de formation à la méthodologie du récit de vie), ma curiosité est aiguisée par cette question : « Comment des groupes du Cefoc réfléchissent-ils à la thématique (j'allais écrire à la problématique) des fins de vie ? Comment un savoir collectif se construit-il autour de ce thème ? » Je laisse traîner le livre quelques semaines, puis l'emporte avec moi (sans le lire). Quand, enfin, je m'y attelle… je ne le lâche plus !

J'y ai trouvé…

J'ai été épatée par ce livre dense, par le croisement entre les témoignages/réflexions des membres de groupes avec des références à des auteurs, à des lectures. Une rigueur, des références historiques : par exemple sur l'évolution de la vision de la mort en parallèle avec l'évolution des sociétés et de la médecine ; des réflexions philosophiques, tout cela expliqué en mots simples. Mais comment, donc, construit-on un livre comme celui-ci ?

J'ai aimé me laisser conduire à réfléchir sur un sujet assez tabou dans nos sociétés occidentales. Quel sens donner à la vie, quel sens donner à la mort ? Comment accepter cette limite infranchissable ? Comment mieux vivre notre finitude ? « *La question du sens de la vie est, pour les humains, indissociable des limites qui enserrent cette vie. Sans limites, elle n'aurait pas de sens.* » (p.55). C'est la mort qui interroge la vie et lui donne sens. « *La perspective de la mort incite à vivre à fond les petits bonheurs quotidiens.* » Elle invite à « *faire le choix du bonheur* » (p.57). « *Faire le choix du bonheur* », j'adore cette expression !

Un pari vivifiant où chacun apporte quelque chose à l'humanité !

Le livre développe l'idée que l'humanité s'est construite par l'impact de chaque être humain. Aucun être humain n'a vécu, ne vit en vain. Chaque être humain a changé le monde, même si son impact n'est pas (assez vite) identifiable, il laisse des traces. « *Je remets dans les mains des autres les traces que je laisse* » : extrait de Ricoeur (p.81).

Interroger les valeurs de notre société

Dans une société qui prône le « jeunisme », les performances, l'indépendance, la réussite et les choix individuels, quelle place laisser à la fragilité, à la vulnérabilité ? Comment humaniser la vieillesse, la maladie, les fins de vie ?

Ce livre, par les réflexions qu'il suscite, permet de prendre conscience d'enjeux collectifs, de lutter contre la déshumanisation qui menace, en rappelant par exemple l'importance de la relation, de l'engagement envers les autres (on se construit dans l'interdépendance), du langage expressif et relationnel (à côté d'autres langages : scientifique, économique...).

Belle construction d'un savoir collectif ! Merci…

EXPLICATION

« Jeunisme » est un néologisme généralement péjoratif qui décrit la volonté supposée de donner une place plus importante aux *jeunes*, à un certain culte de la jeunesse.

Lettres à Nour,

du roman au théâtre pour tenter de comprendre

Le plus souvent, nous abordons l'actualité à travers ce que les médias en disent et en montrent. Ils donnent un point de vue sur un événement, une situation soit seconde après seconde, minute après minute, soit avec une certaine distance, quand il s'agit du journalisme d'investigation qui renaît aujourd'hui. Mais il existe d'autres manières d'aborder une question d'actualité : à travers le cinéma, les romans, l'art... qui ouvrent d'autres portes.

Laetitia GODFROID

Rachid Benzine est islamologue et chercheur franco-marocain. Il travaille sur l'interprétation du Coran, notamment à travers le prisme des sciences humaines, et est engagé dans le dialogue interreligieux. À la suite des attentats du 13 novembre 2015 notamment au Bataclan (salle de spectacle) à Paris, Rachid Benzine veut essayer de comprendre ce qui motive des jeunes qui, ayant grandi en France ou en Belgique, se retrouvent dans l'idéologie de Daesh et rejoignent le camp des terroristes ; comment d'autres se revendiquent du même Dieu que lui, mais au service de la mort, alors que, pour lui, Dieu est au service de la vie ; pourquoi des jeunes s'en prennent un jour à d'autres jeunes issus de la même société qu'eux. « *Depuis des mois, je suis pris d'assaut par une question : pourquoi de jeunes hommes et de jeunes femmes, nés dans mon pays, issus de ma culture, dont les appartenances semblent recouvrir les miennes, décident-ils de partir dans un pays en guerre, et pour certains de tuer au nom d'un dieu qui est aussi le mien ?* ». (p.7)

Dès lors, il rencontre des jeunes revenus de Syrie (notamment en prison) et des parents. Il écrit une fiction inspirée de ces rencontres : un roman épistolaire (*Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*) entre un père intellectuel musulman pratiquant et sa fille, Nour, partie en Irak rejoindre l'homme qu'elle a épousé en secret et qui est lieutenant de Daesh.

On aurait pu s'attendre à un échange entre une mère et son fils, tant ceux-ci sont mis en avant dans les médias. Des mères qui se tracassent et des fils qui partent. Mais Rachid Benzine donne la parole à un papa et à sa fille : il décale déjà le regard. Par ailleurs, Nour a été élevée par son père qui l'a conscientisée à un questionnement critique et qui étudie la philosophie et les sciences religieuses. Elle est loin d'être une délinquante. C'est là aussi une manière de nuancer le profil des jeunes qui partent : « *Sans doute ai-je cru que le malheur ne pouvait toucher que ceux qui ne sont pas cultivés, qui ne réfléchissent pas ou qui n'ont pas toujours manifesté de l'amour pour leurs frères et sœurs humains et pour leurs propres enfants. Je me croyais à l'abri ; je nous croyais à l'abri* ». (pp.38-39)

Chacun des deux argumente pour convaincre l'autre. Les motivations de Nour croisent l'incompréhension de son père, qui lui a transmis d'autres valeurs et ne comprend pas les choix de sa fille. Le texte donne à voir un idéal de société séduisant pour une partie des jeunes qui partent rejoindre Daesh. Des jeunes qui ne se retrouvent pas ou plus dans la société proposée et qui cherchent peut-être un autre modèle : « *Ici, nous allons recréer la cité radieuse, un monde humain enfin à l'image d'Allah* » (p.12). « *Pour nous toutes, c'est l'aboutissement d'un parcours, la fin d'une attente vaine que nous vivions dans des pays qui ne nous proposaient aucun avenir et où l'islam est bafoué tous les jours […] la charia est là pour organiser une société sereine, sans voleurs, sans pauvreté, qui privilégie le bien, la morale, l'équilibre et le bien-être de tous* » (pp.20-21).

De l'autre côté, le père de Nour donne aussi à voir l'idéal d'une société ouverte sur l'autre différent : « *Ne te trompe pas de combat : la liberté, la démocratie, l'émancipation des peuples passent par l'éducation.*

Lettres à Nour

Rachid Benzine

Interprétation :
Rachid Benbouchta et Delphine Peraya
Roman épistolaire mis en scène Rachid Benzine

Lettres à Nour raconte les échanges entre un père, intellectuel musulman pratiquant – vivant sa religion comme un message de paix et d'amour – et sa fille partie en Irak rejoindre l'homme qu'elle a épousé en secret et qui est un lieutenant de Daesh.

Une éducation bienveillante nous apprend à aimer les altérités ; les différences nous enrichissent. (...) N'oublie jamais de voir cette richesse humaine dans le regard de celles et ceux qui sont différents de toi. Leurs croyances, leurs valeurs, leur culture t'enrichiront » (p.17). Nour oppose à son père un point de vue différent, en rupture : « *Tu penses que le Salut vient de la prière, de la méditation, de l'étude par la raison. C'est vrai que tu m'as appris à respecter autant les émotions que les postures intellectuelles [...] à toujours faire preuve d'humilité dans nos questionnements comme dans nos réponses. À cela je ne crois plus car il est temps d'agir* » (p.30).

En s'alliant à Daesh, Nour choisit d'agir par la violence. Les deux se croisent et questionnent le projet de société que nous avons pour demain. Quel avenir ? Pour chacun, pour tous ? Au Cefoc, une question qui revient souvent est la recherche de modes d'action pour vivre ensemble dans une perspective plus juste, plus solidaire et plus démocratique. Entre Nour et son père, c'est aussi la société occidentale qui est questionnée : « *Les valeurs universelles, qu'elles soient portées par la foi des croyants ou pas l'humanisme athée, ces valeurs résonnent dans un monde sans espoir, sans horizon. Un monde qui avance à marche forcée et tête baissée vers sa propre destruction. Nous immolons l'humain à nos désirs totalitaires, et nous sacrifions notre planète à notre appétit consumériste sans limites. Jamais les riches n'auront été aussi riches. Jamais nous n'aurons été autant capables de rendre toute la population de la Terre heureuse, et jamais nous n'avons martyrisé autant d'humains !* » (p.58).

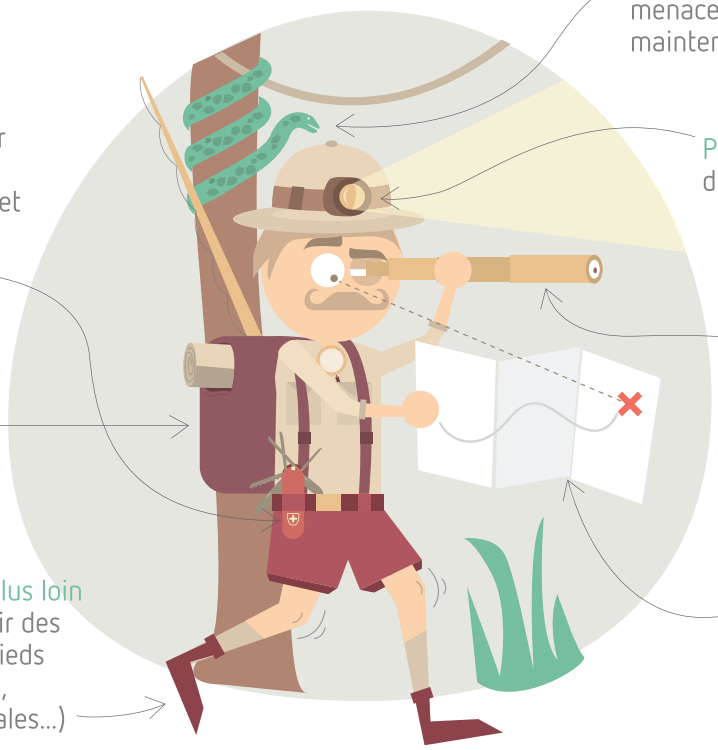
Ce roman touche aussi à des questions géopolitiques (le rôle de l'Occident dans la situation du monde arabe aujourd'hui), aborde la guerre de l'information entre les médias occidentaux et les canaux d'information permis par Daesh ou encore la délicate question de l'interprétation en islam : « *[Nour :] En adhérant à ta philosophie et aux principes en vogue en Occident, je serais, selon ceux-ci, libre d'interpréter comme bon me semble l'islam. Il se trouve, que contrairement à la tienne, mon interprétation rejoint celle que les musulmans transmettent depuis des siècles, depuis le Prophète [...] elle est l'héritière directe de l'authenticité musulmane* » (pp.67-68). Son père répond : « *On ne peut se contenter de croire à ce qu'Untel vous a dit sur l'islam ou à ce qu'on a lu sans l'interroger plus avant. Mais la recherche soulève cent mille fois plus de nouvelles questions qu'elle n'apporte de réponses. [...] le contraire de la connaissance, ce n'est pas l'ignorance, mais les certitudes.*» (p.36)

Ce roman épistolaire a été mis en scène dans un spectacle créé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, dans le cadre de ses actions menées contre la radicalisation. Il est présenté dans les écoles pour les élèves de cinquième et sixième secondaires. Il a également été présenté à un public plus large. Du roman au théâtre, la culture permet à des personnes de se rencontrer, de partager des émotions et de construire petit à petit un regard critique sur le monde.

POURQUOI DES ANALYSES AU CEFOC ?

cefoc
CENTRE DE FORMATION CARDIJN

Chaque année, le Cefoc publie une quinzaine d'analyses. Ces courts textes de réflexion explorent différentes questions de société.



Pour déjouer les pièges qui menacent l'esprit critique, maintenir son esprit en éveil

Pour éclairer une question avec différents points de vue

Pour être outillé et pouvoir aller plus loin à l'aide de démarches pédagogiques et propositions de lectures complémentaires

Pour aider à la prise de recul et avoir une vision plus globale sur des questions de société

Pour aller quelques pas plus loin dans une réflexion à partir des lieux où nous avons les pieds (week-ends de formation, groupes, journées régionales...)

Pour ne pas se sentir perdu par rapport à des questions parfois complexes. Les textes donnent des repères et aident à se forger son propre avis

DANS NOS BAGAGES, LES ANALYSES 2016 :

Socio-économiques

- L'argent, un moyen de vivre ensemble ?
- Un pays où il fait bon vivre, c'est quoi ?
- Hors du PIB, point de salut ?
- Le TTIP ou l'avènement du royaume du commerce
- De la lutte des classes à la lutte des places
- La violence : un peu, beaucoup, partout, toujours plus ?

Politiques

- Politiques d'activation et changement de société
- Grand soir ou petits matins ? comment vivre avec espoir dans un monde en crise
- La vie de famille, c'est politique !
- Fraternité ou solidarité au coeur du lien social ?

Culturelles / idéologiques

- Il y a urgence, prenons le temps !
- À la frontière, être douanier et passeur
- Bibliothèques publiques et associations d'Éducation permanente : une histoire à écrire ensemble ?
- Prendre sa place par l'écriture. Un processus qui auteu(o)rise

Tapez le titre de l'analyse dans le moteur de recherche

Si vous souhaitez recevoir les analyses régulièrement par mail ou obtenir une version papier, contactez le secrétariat ou vos formateurs.

Elles sont également accessibles sur Internet : **www.cefoc.be/-Analyses-**

Centre de Formation Cardijn asbl – Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 NAMUR (Belgique) – Tél./fax : 081/23 15 22 – info@cefoc.be – www.cefoc.be